Document generated on 04/27/2024 11:12 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Trop de théâtres, pas assez de théâtre...

Yvon Perrier

Number 122 (1), 2007

Théâtre et argent

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16397ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perrier, Y. (2007). Trop de théâtres, pas assez de théâtre.... *Jeu*, (122), 115–117.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

YVON PERRIER

Trop de théâtres, pas assez de théâtre...

À la nécrophilie actuelle qui se manifeste dans l'acier, le verre ou le béton (et qui ne s'arrête pas du reste à la porte des théâtres), faut-il opposer quelque chose comme la « parole vivante » ? Qui devrait être subversive, légère, « pénétrante » dans le vrai sens du terme...

Christa Wolf[1]

Y a-t-il trop de compagnies de théâtre ? Quelle question ! Où doit-on poser le regard ? Y a-t-il trop d'artistes, trop de compagnies, trop d'institutions, trop d'organismes ? Beaucoup de sous-entendus possibles dans une si simple question ! Mais chose certaine, pas assez d'argent... ou mal distribué ? Manque d'argent ou manque de courage ?

Faudrait-il que le milieu et les conseils des arts aient l'audace – à défaut de moyens financiers – de mettre en question l'attribution des subventions et la pertinence de tous les organismes (pas seulement les compagnies) en fonction de la mission de chacun et de son apport à l'évolution de la pratique ? Combien d'institutions théâtrales d'ici peuvent véritablement prétendre à une contribution vitale, à une parole vivante et subversive ? Où sont les prises de parole audacieuses, risquées, fulgurantes et troublantes ? Est-ce en raison des modes de production ? des directions artistiques ? du public ? des artistes ? du manque de financement ?

Le milieu théâtral québécois a su mettre en place au cours des dernières décennies plusieurs institutions qui ont porté le flambeau de la création haut et fort, avec conviction et passion. Celles-ci ont été fondamentales pour l'évolution de la pratique et la multiplication des regards. Mais aujourd'hui, conviennent-elles toujours parfaitement à ce que nous désirons de notre art ? Peut-on sereinement parler de pérennité possible dans tous les cas ? Certains théâtres interpellent peu ou pas du tout les moins de 40 ans, il suffit de les fréquenter pour se rendre à l'évidence... Pouvons-nous envisager que certaines institutions disparaissent avec la génération qui les a vu naître et les fréquente ? Devons-nous remettre en question leur financement ?

Depuis plusieurs années, les soucis de rentabilité et de productivité ont perverti la pratique, et certains procédés du milieu – similaires aux méthodes du commerce (offre et

1. *Cassandre : les prémisses et le récit*, Paris, Stock, coll. « Bibliothèque cosmopolite », traduction d'Alain Lance et de Renate Lance-Otterbein, 1994, p. 199-200.

demande, marketing, taux de fréquentation, etc.) – nous éloignent de la fonction première de l'art. Le rôle de l'artiste n'est-il pas de remettre en question sa société et de bousculer ses convictions ? Pratiquons-nous au Québec un art de plus en plus bourgeois ? Sommes-nous de plus en plus conservateurs ? Où se trouve la véritable prise de risque ? Il serait peut-être temps de faire un peu de place à la relève, histoire d'être un peu déstabilisé...

Quelle naïveté ! Une place ne se donne pas, elle se prend. Comment arriver à faire sa place ? Notre « beau milieu » ne pourrait-il pas faire en sorte que les jeunes trouvent l'oxygène nécessaire pour créer et contribuer à leur manière à la vitalité de la pratique ? Il importe de donner aux jeunes artistes les moyens d'explorer leur propre démarche artistique, et l'accès au financement demeure une des meilleures façons de le faire. Mais faut-il s'inquiéter de la volonté d'encourager financièrement les institutions qui soutiendront les artistes de la relève, alors que les enveloppes réservées aux artistes nouveaux venus stagnent ou fondent comme neige au soleil ?

Prenons, par exemple, les fonds attribués par le Conseil des arts et des lettres du Québec en 2005-2006 (référence : site Internet du CALQ) : sur un budget de près de 20 500 000 $ alloué aux organismes en théâtre, seulement 623 500 $ ont été remis à

31 compagnies québécoises au volet *Projets de production*, comparativement aux 999 800 $ attribués l'année précédente à 47 compagnies. Précisons que ces 31 compagnies (18 de Montréal) ont été retenues parmi 122 projets déposés au CALQ cette année-là. Pourquoi 14 307 246 $ pour les compagnies au fonctionnement, 824 975 $ aux associations et organismes divers, 1 990 920 $ aux diffuseurs, 1 299 775 $ aux événements nationaux et internationaux, et si peu à la relève ? Y aurait-il aussi des groupes de pression en théâtre ? Est-ce à dire que les jeunes ne sont pas suffisamment bien organisés pour revendiquer efficacement et qu'ils ne connaissent pas encore assez bien les rouages gouvernementaux ?

« Sommes-nous de plus en plus conservateurs ? Où se situe la véritable prise de risque ? Il serait peut-être temps de faire un peu de place à la relève, histoire d'être un peu déstabilisé... » *Parlons chasse et pêche*, collectif du Théâtre Sans Borne présenté au Bain Mathieu en septembre 2005. Sur la photo : Caroline Gendron et Valérie Dumas. Photo : Hugues Deglaire.

Quand on prend connaissance du fait que certaines institutions telles que le Rideau Vert, le Théâtre Denise-Pelletier et le Théâtre Jean-Duceppe reçoivent chacune autant et parfois plus que toutes ces compagnies réunies, il y a de quoi se questionner sur l'importance qu'on accorde à la relève au Québec. Sans parler du Théâtre du Nouveau Monde qui obtient pour sa part 1 300 000 $ du CALQ, soit le double de l'enveloppe consentie à tous les projets de production, une somme qui pourrait permettre à cinquante compagnies de la relève de prendre la parole. Bien sûr, cet argent fait également vivre l'acier, le verre et le béton, mais en avons-nous pour notre argent ? Celui-ci va-t-il véritablement aux artistes et aux créateurs ? N'en faisons-nous pas trop en marketing pour remplir des salles parfois trop grandes ? Ces organismes contribuent-ils vraiment à l'avancement de la pratique ? Est-ce leurs projets qui font le dynamisme de la création québécoise et qui nous racontent sur les scènes du monde ? Avons-nous le courage de nous demander si nous tenons tant à ces institutions ?

Sans financement adéquat, les nouvelles compagnies sont nécessairement vouées à n'être qu'éphémères. Doit-on penser à une génération sacrifiée en art également ? Doit-on se surprendre de voir les artistes migrer d'une compagnie à l'autre dans le but de se « faire un nom », à la découverte d'une survie possible ? Dans ce contexte, doit-on s'étonner de l'absence des compagnies de la relève dans le débat ? Reste-t-il une scène accessible aux jeunes qui désirent prendre la parole – et pas seulement soutenir la démarche artistique des plus vieux – afin de redéfinir le théâtre qui les interpelle, les trouble, les touche directement au cœur, au plus profond de leur être, et qui leur permet de témoigner à leur tour de leur identité ?

Avons-nous les moyens de ne pas penser à la pérennité de la pratique ? Pouvons-nous défendre un véritable parti pris pour la relève ? Est-ce une utopie ?

Détenteur d'un baccalauréat en Art dramatique de l'UQAM, **Yvon Perrier** se passionne pour l'écriture et la mise en scène. En 1998, il réalise *la Jeune Fille et la Lune* de Claude Gauvreau à la Chaîne culturelle de Radio-Canada et porte la pièce à la scène en 1999 au Théâtre Prospero. Il y crée également deux spectacles jeunes publics de Gilbert Dupuis en 2000 et 2001. Depuis 2001, il est responsable des communications au Théâtre le Carrousel. Yvon Perrier s'exprime ici à titre personnel.